

ÉPIQUE

A mon ami A. Gingras, vicaire à Ste. Croix.

Ah ! ça, ne bouillons pas. C'est bien la pire chose Qui nous puisse arriver. En poésie, en prose, En vers de treize pieds, en phrases de cent mots, N'importe ! parlons-en souvent de nos marmots, De ces enfants gâtés que notre muse enfante, Et dont l'air trop mutin déjà nous épouvante. S'il m'en souvient, mon cher, je crois t'avoir promis De t'envoyer les miens, en toilette et bien mis. Mais en vain j'ai voulu me mettre sur leurs traces ; Les petits vagabonds parmi mes paperasses Sont tous là péle-mêle, imparfaits, négligés, Comme sont les enfants qu'on n'a pas corrigés. Grand nombre n'ont connu que mon large pupitre, Mais à l'heure où j'écris cette ennuyeuse épitre L'un d'eux veut affronter le public exigeant, Qui dans les grands journaux en a pour son argent. Or je vais le risquer, cet enfant de ma muse, Heureux, cent fois heureux si le lecteur s'amuse A ses dépens. D'ailleurs, bientôt je te dirai Si le petit s'en est ou bien ou mal tiré. En attendant, ce que je tenais à te dire, C'est que la nuit leur plaît, que tu vas en médire Si je te les évoie, et, mon cher, je soutiens Que je ne voudrais pas les comparer aux tiens. Voilà pourquoi depuis tout près d'un mois j'hésite. Mes vers d'ailleurs (si c'en est un) n'ont ni mérite : C'est de t'avoir coté ni longues nuits ni pleurs, Et d'avoir été tous enfantes sans douleurs. Les uns, je les ai faits pendant la promenade, Quand la forêt rouge ainsi qu'une grenade Jette à l'homme rêveur pour la dernière fois Ses plus charmants parfums, ses plus joyeuses voix. Les autres sont éclos près de la cheminée, Au bruit de l'ouragan, après une journée (Où sous un lourd travail je suis resté courbé ; Quelquefois même un chant de ma lèvre est tombé A cette heure où minuit, maîtrisant tout mon être, Fait la nuit dans mon âme, autant qu'à la fenêtre. Souvent, quand je suis seul, je roule en mon esprit Un sujet qui m'étonne ou bien qui me sourit. Ainsi va le poète. Et, ma foi, l'on nous blâme Avec raison, je crois ; cette pudique flamme, Ce céleste rayon qui nous fait tant rêver, Nous devrions l'éteindre au lieu de l'activer.

Vois-tu, nous sommes nés dans un siècle où la gloire Est dans le mot ACIL plus que dans le mot CROIRE. Que sert d'aller pensifs et de jeter aux vents Une idée enchaînée en des vers émuivants ? Il faut faire du bruit, inventer ou détruire, Abattre une colonne et puis la reconstruire ; Il faut lutter toujours si l'on veut parvenir, Et ne pas perdre une heure à se ressourvenir. Oui, tout homme en soi porte une ardeur inquiète Qui l'oblige à viser toujours vers quelque faite. Nous naissons (mes amis disent que c'est le cas) Pour être médecins, notaires, avocats, Mais pour faire des vers ! c'est un triste rôle Que prennent les badauds. Cela me paraît drôle, Mais enfin ils ont tant d'esprit de leur côté, Que ce pourrait bien être un peu la vérité. A quoi sert, disent-ils, de faire d'une phrase "Deux ou trois vers ronflants, d'y jeter de l'emphase, "De l'orner de clinquant, système fort usé "Dont beaucoup avant vous ont souvent abusé ?" Comprenez-nous, messieurs, distinguez le poète Du rimeur. Apprenez comment l'argile est faite, Et n'allez pas porter un jugement grossier Sans avoir avec soin dépouillé le dossier. Je conviens en effet que le rimeur qui foule Les règles du bon sens et ne s'en tient qu'au moule Ne fait là rien de plus que l'œuvre du potier, Et cetera cetera c'est trop le châtier. Quant à rimer, c'est vrai, la chose est très-facile, Et le premier venu, fut-il un imbécille, Sans jamais invoquer le dieu brillant des vers, Peut bien faire rimer univers et travers. Lancé dans cette voie, il n'est pas impossible Qu'on rencontre un grand mot pour rimer avec cible. Qui, le rimeur, mon cher, trouvera que c'est bien S'il peut faire accorder Autrichien et Prussien. Pour peu que ce jour-là son esprit soit morose, Il fera rimer cause avec météorose. Mais je gage avec toi que l'auteur oubliera D'y mettre la raison, à moins qu'elle soit là Pour rimer quelque part avec gazou. De même Un écolier ferait un énorme poème. Dictionnaire en main, je crois qu'il est aisé D'écrire couramment si l'auteur est rusé. Or, mon cher vieil ami, que le ciel nous préserve De ce sentier fatal. N'allons pas de conserve Avec ces vains rimeurs ; et si c'est là le but De nos premiers efforts, brisons là notre luth.

Quand le petit oiseau va prendre sa volée, S'il rencontre soudain dans la fraîche vallée Le moindre coup de vent, au nid vite il revient, Et pendant plusieurs jours la frayeur l'y retient. De même si la muse, en essayant son aile, Sent, dès son premier vol, la bourrasque oruelle Attaquer son génie, elle laisse les champs Où germe la pensée, où naissent tous nos chants. Quelque soit l'avenir que le ciel nous destine, Ouvrons au vent du ciel notre voile latine ; N'imitons pas l'oiseau que chasse l'ouragan, Et moquons-nous de ceux qui nous jettent le gant. Comment nommeras-tu ma fade poésie ? Ce n'est pas le nectar, encore moins l'ambrosie, Ce merveilleux breuvage autrefois si vanté, Et dont vous vous grisez, dieux de l'antiquité ! C'est une causerie intime ; or, à ce titre, Lis-la sans trop d'humeur, ouvre-lui ton pupitre Où reposent ses sœurs, et laisse-moi finir En exigeant de toi de te ressouvenir ! M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, 13 février 1876.

ROSALBA

OU

DEUX AMOURS

ÉPIQUE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE VIII

"PER VARIOS CASUS."

Edgard Martin avait le cœur brisé. Pas un des patriotes qui avaient combattu à Saint-Denis et à Saint-Charles ne ressentait plus que lui la défaite. Il ne songeait pas tant à son avenir perdu, comme médecin, qu'à la nécessité où il se trouvait de quitter Rosalba. Il se rappelait l'invitation de M. Varny, en cas de désastre, mais il ne pouvait en profiter. Il était sur la liste des proscrits et sa vie était en danger s'il demeurait dans le pays. Il fallait fuir. Nelson et les autres avaient pris la route des cantons de l'est, mais il résolut de suivre le cours du Richelieu pour se rendre dans les états de New-York ou du Vermont. Il aurait ainsi l'avantage de rencontrer, tout le long de la route, des hommes de sa race, des patriotes qui lui donneraient l'hospitalité. Après avoir coupé

sa barbe, il se déguisa en journalier, traversa bravement la rivière à Saint-Antoine et commença le long et pénible pèlerinage de l'exil. Il atteignit Saint-Marc sans encombre, parce que les troupes étaient encore sur l'autre rive. Il évita Belœil, où il était trop connu ; néanmoins, il s'arrêta en vue du clocher et passa la nuit dans la maison d'un ami. De là, pour éviter la garnison de Chambly, où la garnison de Wetherall était déjà revenue, il s'avança vers l'intérieur et longea le pied de la montagne de Boucherville. Là, il passa une nuit dans les bois, sans autre lit que celui qu'il put se faire avec des feuilles sèches, et sans autre nourriture qu'un biscuit et un morceau de fromage. Là aussi le danger commença réellement, parce que tout le plateau jusqu'à la frontière était sillonné par les volontaires et la cavalerie royale qui avaient ordre strict de "pincer" tout individu suspect. Il était pressé, décidé à retourner à Montréal où, pensait-il, quelqu'ami pourrait lui donner refuge, du moins pendant quelque temps, mais toute la rive sud était gardée et tous les bateaux qui abordaient à la ville étaient strictement visités. A force de précautions et avec une difficulté infinie, il atteignit Lacadie et resta plusieurs jours caché dans une grange, où la vieille mère d'un patriote distingué le soigna d'une vilaine blessure qu'il avait au pied. Elle l'avertit de ne pas approcher de Saint-Jean, qui était plein de bureaucrates et de volontaires, mais de se diriger vers Lacolle ; elle lui donna le mot d'ordre et les noms de plusieurs partisans qui l'aideraient certainement à se rendre jusqu'à la frontière.

Edgard errait déjà depuis douze jours, et malgré les bons traitements qu'il avait reçus, contrairement à tant d'autres fugitifs, il était presque épuisé physiquement et moralement. Son cœur souffrait de plus en plus. Il ne pouvait supporter l'idée de la défaite, dans une course où il avait mis tout son avenir, et plus il s'éloignait de Rosalba, plus il devenait abattu. Parfois son abattement était si profond qu'il songeait à se rendre au premier poste pour se livrer lui-même aux ennemis.

Jusqu'alors, il avait évité toutes les poursuites et n'avait pas même vu un seul habit rouge sur la route, mais il avait le pressentiment qu'il tomberait sur un poste au moment où il y songerait le moins. Quel serait le résultat de cette rencontre ? Il ne pouvait y songer sans frémir, parce qu'il n'avait pas d'armes et était trop épuisé pour faire aucune résistance.

Torturé par ces pressentiments, il se remit en route, se cachant le jour et marchant la nuit. On était alors au milieu de décembre, l'hiver était arrivé. La neige était épaisse dans les bois et formait d'énormes amas le long des routes. Par un tel temps, la marche est doublement fatigante. Le soir du troisième jour, en quittant sa cachette pour reprendre sa marche, il reprit un peu courage en songeant qu'il n'avait plus que douze milles pour se rendre à la frontière. Si la Providence le favorisait dans ce dernier effort, il serait le lendemain matin sur la terre de la liberté.

Pendant la première heure, pas d'incident ; il croyait avoir laissé Lacolle assez loin derrière lui. Mais quelle fut sa surprise, en sortant d'un petit bois, de se trouver à quelques pas d'un bivouac. Un bon feu brillait devant une petite hutte de billots en avant de laquelle était assis un factionnaire, son fusil négligemment étendu sur ses genoux.

"Il dort, pensa Edgard, je suis sauvé." Et, retenant sa respiration, il passa rapidement, mais sans bruit, et atteignit la route sombre.

"Qui va là ?" cria soudainement une voix claire et sonore.

Edgard bondit comme s'il avait reçu un coup de feu. Il était trop interdit pour répondre.

"Qui va là ? répéta fortement la même voix. — Ami ! répondit-il d'une voix tremblante. — Que l'ami avance et donne le mot d'ordre !" Edgard resta comme pétrifié.

Au lieu de faire feu, comme c'était son droit, bien que les ordres donnés aux volontaires à cet égard ne fussent pas très-stricts, le factionnaire s'avança vers l'étranger et lui dit d'une voix calme mais ferme :

"Vous êtes mon prisonnier. Volte-face, marche !"

Et tous deux marchèrent rapidement vers l'endroit où se trouvait le feu. Le factionnaire examina la figure de son prisonnier d'un air scrutateur. D'abord, il ne trahit aucune émotion, mais bientôt il demeura comme frappé d'étonnement :

"C'est impossible !" murmura-t-il. Il regarda encore, et un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres.

"Qui ! c'est lui !" Edgard demeura interdit. Que pouvait signifier cette pantomime ? Était-ce une moquerie, ou le factionnaire le connaissait-il réellement ?

Mais son étonnement ne fut pas long, car le factionnaire, lui faisant signe de ne pas éveiller son compagnon, frappa doucement Edgard sur l'épaule et l'emmena à quelques verges de là.

"N'êtes-vous pas Edgard Martin ?" dit le volontaire en assez mauvais français. Le jeune homme n'en revenait pas d'être ainsi reconnu. "Hélas ! pensa-t-il, tout est fini !"

"Je crois que je ne me trompe pas. Nous nous sommes souvent rencontrés à Montréal, il y a deux ans, lorsque vous y étudiez le droit, et je vous ai vu ensuite à Belœil. Ne craignez pas de parler, Edgard Martin, car je suis votre ami."

— Ne craignez rien alors. Vous n'êtes plus qu'à sept milles de la frontière. La grande route, à votre gauche, est bien battue. Nous sommes les dernières sentinelles de cette section. Vous avez plusieurs heures devant vous. Partez, au nom du ciel !"

Edgard demeura dans l'attitude d'un homme qui vient de perdre la raison.

"Avez-vous de l'argent ? — Non. — Des armes ? — Non."

Le factionnaire déposa son fusil contre un arbre et, ouvrant sa tunique, il détacha une ceinture de peau de chamois bien bourrée de pièces de monnaie et la donna à Edgard.

"Attachez-vous-là autour de la taille, dit-il, cela vous aidera pendant quelques jours, jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'emploi."

Puis, prenant un gros pistolet de selle à sa ceinture, il le donna aussi à Martin en lui enjoignant de le cacher dans sa poche.

"Maintenant, que Dieu vous accompagne, Edgard Martin. Puissiez-vous revenir sain et sauf au pays et y vivre heureux. Allez ; seulement rappelez-vous qu'un volontaire anglais vous a sauvé la vie. Pourquoi ce volontaire a-t-il agi de la sorte, vous le saurez plus tard."

Trois heures après, Edgard était à l'abri de toutes poursuites, à Rouse's Point. Ce ne fut qu'une fois rendu dans un hôtel, sur la montagne, reposant ses membres fatigués devant un bon feu, et se rappelant, un à un, toutes les étranges scènes dans lesquelles il venait d'être acteur, qu'il se rappela qu'il avait oublié de remercier son bienfaiteur et de lui demander son nom.

"Je n'ai pas vu sa figure, se disait-il, car, même au bivouac, elle était partiellement dans l'ombre. L'a-t-il fait à dessein ? Et pas un mot de remerciement ! C'est comme un rêve. Mais le bon Dieu le récompensera."

Plus tard, en comptant son argent, il constata qu'il était en possession de cent dollars.

CHAPITRE IX

UNE ROMANCE

Le drame de la rébellion avait plongé dans la pauvreté et la désolation des milliers de familles canadiennes. Le coup fut terrible pour les Varny. Il est vrai que le vieux Varny se réjouissait du triomphe de sa cause, mais il était trop sincère ami de ses compatriotes pour ne pas déplorer les souffrances et les humiliations qu'ils subissaient. Il était si affecté du résultat, qu'il devint acariâtre et morose. Sa santé s'affaiblissait, et bientôt il se maintint chez lui dans une complète solitude.

Rosalba supporta ces épreuves avec résignation ; mais qui pourrait dire ce que son pauvre cœur souffrait ! Pendant quelque temps, des lettres d'Edgard vinrent la consoler. Elle apprit que de Rouse's Point il avait passé dans l'Etat du Vermont, où il se joignit à une bande d'exilés qui firent une autre tentative de rébellion en 1838. Cette tentative ayant échoué, il demeura quelque temps à Swanton où, pour payer sa pension, il fit le service de garçon de buvette (bar-keeper), dans la taverne de Kane. De là il se rendit plus au sud, et l'on n'eut plus que rarement de ses nouvelles. Ses dernières lettres trahissaient l'abattement produit par une maladie persistante.

Alors Rosalba crut que tout était fini et qu'elle devait se préparer au grand sacrifice. Elle fut longtemps à se résigner. Il faut toute l'énergie du cœur humain pour un semblable héroïsme, et c'est alors qu'il a besoin des secours du ciel, sans lequel tous ses efforts sont stériles.

Rosalba priait. Nos romanciers modernes ignorent trop la puissance de la prière dans leurs études des phénomènes psychologiques. Nous ne sommes ni romancier ni psychologue, mais nous affirmons sans crainte que la plus forte, la plus douce et la plus prompte des influences, en cette vie, est une simple prière partant d'un cœur humble pour se rendre aux pieds du Père de notre pauvre humanité.

Rosalba priait ! Elle priait souvent, constamment, durant ses veilles, dans ses rêves, à la promenade, assise dans sa chambre ou à genoux. Enfin, elle fut exaucée, le jour où elle y pensait le moins. Les ténèbres se dissipèrent, son cœur se remplit de cette paix que le monde ne peut donner, et elle se sentit la force de supporter le chagrin, dùt-il durer toute sa vie.

Elle prit le costume de veuve, s'interdit tout amusement, et consacra presque tout son temps à visiter les églises et à soulager les pauvres et les malades.

Des années se passèrent ainsi, tranquilles, presque heureuses.

Elles ne laissèrent pas de traces sur la brillante beauté de la jeune Canadienne. Sa joue était plus pâle, sa chevelure moins fournie, sa démarche un peu plus pesante ; mais ses traits avaient toujours leurs charmes, et elle avait conservé des formes gracieuses. Elle avait mûri, si nous pouvons ainsi parler. C'était tout. Plus d'un cœur s'élançait vers elle quand elle se glissait le long du chemin pour aller accomplir quelque-une de ses œuvres de miséricorde, ou qu'elle prenait la fraîche sous les pommiers, dans le verger de son père. S'ils l'avaient osé, bien des prétendants auraient demandé sa main. Mais elle était sacrée maintenant, sacrée par le malheur qui avait déposé sur sa tête une double couronne... elle était vierge et veuve tout à la fois.

Walter Phipps savait tous les secrets de la vie solitaire de Rosalba, mais il les respectait. Il mettait la plus grande réserve dans ses rapports avec elle, mais il avait obtenu la permis-

sion de passer, chaque année, deux jours chez M. Varny. C'étaient la Noël et le 5 avril, anniversaire du jour où la jeune fille l'avait arraché à la mort.

Dix longues années s'écoulèrent durant cinq desquelles elle ne reçut pas un mot d'Edgard Martin. Une fois, mais une fois seulement, il avait écrit à son père ; il lui indiquait le lieu de sa résidence dans l'Etat de New-York, et il suppliait Rosalba de venir l'y rejoindre. Si la chose était impossible, il s'embarquerait pour la France, où, grâce à son éducation tout française, il espérait pouvoir trouver une position convenable. Aux Etats-Unis, son ignorance de la langue anglaise était un obstacle insurmontable à son avancement.

Samuel Varny ne crut pas même devoir montrer cette lettre à sa fille, ni même lui en parler.

"Je ne puis permettre à ma fille d'aller l'y rejoindre, disait le vieillard sans colère, mais avec tristesse. Pauvre Edgard ! je plains son sort, mais il a pris un parti et il doit subir les conséquences de sa détermination. En outre, ce serait cruel d'exposer mon enfant à souffrir dans un pays lointain. Elle est contente et résignée. Je ne troublerai pas sa tranquillité."

Avait-il raison ? Peut-être non, mais ses intentions étaient bonnes.

Peu de temps après, le vieux Canadien mourut. Dans ses derniers moments, il mentionna le nom d'Edgard à Rosalba, et lui enjoignit, dans le cas où elle le reverrait ou aurait de ses nouvelles, de l'assurer de ses bonnes intentions à son égard.

Après la mort de son père, Rosalba se retira, avec sa mère, dans un petit cottage situé un peu au nord de leur ancienne résidence, et plus près du fleuve. Nous pouvons dire aussi qu'Agnes était devenue une belle fille et était heureusement mariée à un avocat du barreau de Montréal. Elle vit encore et est aussi fraîche que le jour de son mariage.

Il paraît que, quelque temps avant de quitter l'Amérique, Edgard avait écrit à Rosalba, mais on n'a jamais su quel était le contenu de cette lettre et on ne l'a pas trouvée parmi ses papiers. Madame Varny a dit qu'elle contenait une romance intitulée : "Sans toi !" que Rosalba avait chantée une ou deux fois sur un air connu, mais soudain elle avait cessé de la chanter. On ne se rappelait pas bien les mots, mais plus tard, quand parut la romance de Lemay, sous le même titre, Agnes en fut frappée et dit que cette romance ressemblait singulièrement à quelque chose qu'elle avait entendu chanter à sa sœur. Il n'y a rien de surprenant à cela, car les poètes ne sont-ils pas les interprètes des sympathies universelles ? Il n'est peut-être pas inutile, pour compléter cette étude de mœurs canadiennes, de citer la belle composition du poète canadien :

SANS TOI

Doux est le souffle du zéphyre  
Durant un soir silencieux ;  
Au fidèle ami qui soupire  
Doux le bosquet mystérieux :  
Mais du soir l'haléine embaumée,  
Le bosquet de l'amanit réveur,  
Sans toi, ma jeune bien-aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.

Agréable est l'onde bruyante  
Qui de roche en roche s'enfuit ;  
Avec son étoile brillante  
Agréable est la sombre nuit ;  
Mais l'onde, l'herbe parfumée,  
L'étoile perçant la nuit noire,  
Sans toi, ma jeune bien-aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.

Belle est la fleur qui vient d'éclorre  
Parmi les pleurs d'un frais matin ;  
Belle est au lever de l'aurore  
La voix de quelque oiseau lointain ;  
Mais la fleur de pleurs parsemée  
Et la voix d'un oiseau chanteur,  
Sans toi, ma jeune bien-aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.

Cette romance est bien simple, mais c'est bien là le langage de l'isolement que les amoureux ressentent d'une manière si cruelle, et dont le pauvre Edgard dut souffrir dans son exil. Son rythme simple permet de la chanter très-aisément sur plusieurs airs de romances connues, et elle est d'un grand effet. Si jamais quelqu'un de nos maestri la met en musique (1), cette composition prendra certainement parmi la classe toujours nombreuse de nos jeunes Werther. Naturellement, elle devra être dédiée à Pamphile Lemay.

(1) Ces vers ont été mis en musique par M. E. B. de St. Aubin, auteur d'un grand nombre de chansons canadiennes fort appréciées dans plusieurs cercles. Mais les auteurs de semblables compositions hésitent toujours à les publier, car le public canadien n'encourage pas les publications musicales. Cela viendra de temps.—(Note de la Rédaction.)

(A continuer.)

— Une question longuement discutée, celle de la topographie du temple capitolin de Jupiter, à Rome, vient enfin de recevoir sa solution par une découverte fortuite (le Capitole tire son nom du mot latin *caput*, tête ; lors des travaux de fondation de ce temple, on y a déterré, dit la légende, une tête sanglante). La plupart des archéologues avaient été d'avis que ce temple et la roche Tarpeienne seraient à chercher sur la partie sud-ouest du mont capitolin. Effectivement ils se sont retrouvés à cet endroit dans les jardins du palais Cassarelli, lequel est aujourd'hui la propriété de l'ambassade de l'empire germanique. On y a mis à jour les fondements de ce temple pendant les fouilles exécutées pour la construction du musée archéologique allemand.